

Mercredi 25 mai 2005

Le Théâtre

Le balcon

COMPTER un vrai voyou parmi les gens de lettres, pas un de ces demi-sel à mine romantique à la Carco qui font la retape à Montmartre : l'intelligentsia parisienne, boutons de manchette en présentoir, épingle à cravate assortie au porte-plume, n'en revenait pas d'avoir touché Jean Genet dans la France de l'après-guerre. Comment, brandi par Cocteau, couvé par Louis Jouvet ici même à l'Athénée, langé par Sartre, qui en fit son saint, comédien et martyr, l'enfant de l'Assistance publique, poète du vol, chantre de l'homosexualité, de la trahison, du crime, du sexe, de l'assassin, pouvait-il ne pas se sentir missionné pour devenir l'imprécatore des bas-fonds ? La louange répétant en outre qu'il pratiquait la langue de Bossuet comme s'il avait été l'auteur clandestin des « Sermons », sa vocation missionnaire s'en trouva renforcée : il prodigua pendant vingt ans des leçons de savoir mal-vivre sans réplique.

C'est splendide, parfois interminable et verbeux lorsque la phrase prend la pose et se fait hiératique. Il arrive au docteur ès vices de s'écouter prêcher. Et de s'offusquer de n'être pas encore assez pris pour le prophète d'un monde inverse. Les éditions de l'Arbalète ont bien fait de reproduire à titre d'exemple son commentaire : « A Londres, aux

(Sacré bordel !)

Arts Theatre – je l'ai vu – "Le Balcon" était mal joué. Il l'a été aussi mal à New York, à Berlin et à Paris – on me l'a dit. »

Cette fois, grâce à la mise en scène respectueuse et enthousiaste de Sébastien Rajon et à la troupe Acte 6 « en compagnie de Michel Fau », « Le balcon » est aussi fidèlement monté qu'il a pu l'être par Peter Brook en 1960. C'est cette idée plutôt de faire de la « maison d'illusions » de madame Irma la métaphore de la société contemporaine qui ne nous épate plus : on a tellement eu l'occasion de vérifier que le monde était un bordel. Quant aux transgressions qui esbrouffaient le bobo d'alors, il y a belle lurette qu'elles ont été expérimentées.

Dans les fastes parodiques du salon épiscopal de la maison close, l'évêque vient donc de fornicuer d'abondance, mitre en tête : « Bénédiction, ensuite confession et à la fin absolution. A peine six péchés, et loin d'être mes préférés. » Le tarif sera néanmoins de 2 000. Parce qu'il faut bien jouer, dans la maison du diable.

Dans le salon voisin, le Juge maquillé à l'excès fait fouetter la Voleuse par le Bourreau : « Et tu dois nier afin qu'il te frappe ! » Qu'est-ce qu'elle a volé ? Du pain. « Sublime ! Fonction su-

blime ! Oh petite, tu me réconcilies avec le monde... Et tu acceptes, merci, tu acceptes d'être mauvaise. » D'où la nécessité de ramper devant elle, agrémentée de quelques aperçus sur ce couple infernal que forment le bourreau et sa victime.

Troisième salon : celui du général qui se dispose à chevaucher une fille, d'ailleurs en retard : « Tu auras le mors, la bride, le harnais, la sous-ventrière, et botté, casqué, je cravache et je fonce ! » Partout alentour la mort et le désordre, l'incendie, la misère : la jouissance.

Mais la révolte gronde. Le Palais-Royal s'est effondré. La reine est probablement morte en tricotant son interminable écharpe. Qui va la remplacer ? Qui va prendre le pouvoir face à ces révolutionnaires menés par Chantal, l'ancienne pute, illuminée, convertie, l'imbécile ? Avec ceux-là, on voit bien que Genet manifeste moins de tendresse, avec eux ce n'est jamais du jeu. Qui va pouvoir incarner les notables indispensables à la mascarade du monde ? Il y a tout ce qu'il faut sous la main. Jusqu'au salon-tombeau. En attendant le prochain triomphe de l'illusion suivante. Alors, tout rallumer. S'habiller. Redistribuer les rôles. Pas ce soir. On a déjà donné.

Bernard Thomas

● Au théâtre de l'Athénée.